

1. « Cf. Claude SIMON et cette citation si souvent reprise dans nos pages :

« Lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. Et tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non d'un conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait que, du moins chez moi, le résultat est infiniment plus riche que l'intention. »

2. L'ajout de l'épithète *sauvage* (qui ne figure pas dans le titre original du livre de Jack GOODY) risque de suggérer qu'il en existe une autre, civilisée, domestiquée. Pour souligner dans ce texte qu'il n'y a pas plusieurs pensées mais une activité cérébrale commune qui recourt ou non à des niveaux plus ou moins élaborés d'instruments langagiers, nous écrivons ce mot avec une majuscule.

3. « C'est parce que le langage est fermé sur lui-même que l'écrivain peut créer ». Roland BARTHES

4. *Écrire* ou *lire*, dans les 2 cas, le pourquoi de ce travail volontaire se pose.

5. Du même VALÉRY : « Il faut demeurer sur l'œuvre et essayer de lui faire rendre tous les sens que soi-même on est capable d'atteindre au moyen d'elle ».

6. Cette pensée sans langage (*sauvage* ?) est difficile à concevoir. VYGOTSKY, pour ne pas être bloqué par cette difficulté, avait fait l'hypothèse provisoire de l'existence d'un langage intérieur dont il n'a guère pu dire davantage.

LES ACTES DE LECTURE

n° 115

(sept. 2011)

DOSSIER

Quelques points à approfondir... (J. Foucambert)

59

QUELQUES POINTS À APPROFONDIR...

Jean FOUCAMBERT

... ont été retenus à l'occasion d'un échange préparatoire avec les intervenants des 3 soirées à Figeac : Jean-François Parent pour le langage de l'architecte et de l'urbaniste, Jean-Christophe Ribot pour le langage du cinéaste, David Nérini pour le langage du mathématicien.

En premier lieu évidemment, du côté de la définition des langages. Plutôt que d'en établir une liste, prendre une approche fonctionnaliste : il y a *langage* lorsqu'il y a recours à un travail d'*écriture* et/ou à un travail de *lecture*. Ces 2 termes (empruntés à l'origine à l'écrit) sont admis désormais pour tout recours langagier. *Écrire*, acte volontaire, c'est tenter d'objectiver un moment fugace, global et magmatique¹ de Pensée² en le soumettant aux contraintes et à la « rigidité » d'un langage particulier³. *Lire*, c'est tenter de rencontrer dans un objet langagier (graphique, mathématique, pictural, textuel, oral, etc.) le moment fugace et insaisissable dont l'auteur est parti⁴ et le mettre ainsi en relation avec sa propre expérience. C'est d'ailleurs la définition de Valéry qui doit être étendue du

critique à tout lecteur : « *L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur s'est posé (sans le savoir ou le sachant) et de chercher s'il l'a résolu ou non* » ; et, ajoutons, d'examiner la manière de s'être servi du langage comme outil de cette résolution. C'est seulement à ces conditions que la lecture, en symétrie avec l'écriture, est un acte volontaire. On pourrait ainsi rêver d'un temps où une partition musicale, une photo ou un système d'équations questionnerait suffisamment son lecteur pour que celui-ci y réagisse en produisant à son tour dans le même langage⁵. N'est-ce pas ce qui se passe parfois dans notre quotidien, et pas seulement dans celui de Picasso *réécrivant* des tableaux de Vélasquez ou de Mandelbrot reprenant les travaux d'Einstein... Ce qui est fâcheux en effet quand on dit *langages*, c'est qu'on répond *artistes*, comme si les langages n'étaient pas d'abord le fait de qui écrit, calcule, chante, dessine, construit, discute, photographie, danse, orne, etc., de qui cherche un sens en mettant à distance ce fragment de réel auquel ses sens donnent accès. Ces langages sont bien affaire d'artisans ; très modestement, de vous, de moi, de tous ceux qui tentent d'en « savoir un peu plus » !

Les langages sont donc ces instruments intellectuels qui permettent d'élaborer des objets cohérents, communicables à l'extérieur à partir de la Pensée (nécessairement intérieure, réactive, irrépressible) par laquelle se construisent nos réponses instantanées aux sollicitations permanentes du réel. Cette pensée est la Pensée, tout simplement (!), *im-médiate*, au sens que les processus à l'œuvre fonctionnent directement, sans médiation d'aucun langage⁶, même lorsqu'elle consulte ou produit un objet langagier. Cette pensée est ce par quoi surgissent émotions, intuitions, anticipations, *insights*, points de vue, décisions, actes, etc. C'est elle qui est à l'œuvre, par exemple, pour lire un objet langagier (film, livre, tableau, etc.), décider du prochain coup à jouer dans une partie d'échec, de la passe la plus opportune au sortir d'une mêlée de rugby... On ne saurait dire le nombre de sources différentes d'informations – y compris de nature langagière – prélevées simultanément dans une situation et mises immédiatement, à notre *in-su*, en relation avec la permanence d'informations intérieures, puisant dans le plus profond de la mémoire consciente ou inconsciente, le *tout* traité en un éclair pour produire cet état de conscience que tout nouvel instant modifie. Ce que produisent ces processus permanents de pensée vient modifier « l'expérience intérieure », dans laquelle une prochaine situation viendra puiser à son tour des informations. Une très petite partie de ce que produisent ces processus de Pensée appellera une objectivation, laquelle suppose le recours différé à un ou plusieurs langages afin de produire une forme arrêtée, cohérente et communicable.

Les langages entrent ici en jeu dans un second temps, réflexif, facultatif et volontaire afin de prendre la Pensée comme objet de pensée. Même s'il s'agit de couper la parole à un fâcheux, rien n'est encore écrit au moment de l'interruption ; quelque chose commence alors qui vise à transformer cette bouffée globale et foisonnante d'indignation en un objet sonore percutant. Et pendant que cet objet s'écrit (s'émet et, dans le même temps, se reçoit) en tâtonnant, la Pensée (intérieure) tourne à toute allure pour en faire simultanément une lecture, en mesurer l'effet, décider de poursuivre, tenter une reformulation, changer de ton, battre en retraite... Le langage oral, pourtant le plus emprunté, celui du dialogue, celui de l'échange, est ainsi paradoxalement celui dont l'écriture est la plus délicate car ce qui s'écrit là est lu en même temps par le destinataire et l'auteur, lequel, dans une nécessaire improvisation en temps réel, ébauche une forme, l'abandonne, entend l'objection, repère la méprise, cherche une autre entrée. « On ne comprend rien à ce qu'il dit mais on le voit penser » et c'est finalement le lecteur qui devra faire le travail⁷ ! D'un lecteur à l'autre, le sens perçu diffèrera. Un enfant qui, de zéro à 4 ans, a développé les moyens de participer efficacement à une conversation a fait le plus difficile en matière de langage⁸ car, pour la grande majorité des autres, les temps d'écriture sont différés et disposent d'une durée qui n'a plus rien à voir avec le temps de leur lecture.

En second lieu, il faudrait parvenir à mieux discerner la spécificité de ce qu'on découvre grâce à un langage : qu'écrit-on qui ne saurait

s'objectiver de la sorte avec un autre langage ? qu'est-ce qu'on construit, explore, communique, comprend, révèle ainsi de la complexité de l'expérience que nous avons du « réel », de l'expérience tout simplement ? Cet alignement de verbes témoigne de la difficulté de cerner ce qu'est un langage : sans doute un outil, non pas pour révéler un ordre qui préexisterait, mais pour tenter d'en construire un, de risquer une hypothèse, une interprétation afin de réduire la multiplicité du hasard, de tenter malgré tout des généralités, d'ébaucher des théories, des modèles qui permettront en retour d'intervenir autrement... Mais réciproquement, que lit-on ? Si la question ne se pose même pas (pour moi) en ce qui concerne la quinzaine de pages par lesquelles Einstein a « fait » exister la théorie de la relativité, je ne saurais imaginer la manière dont David Nérimi les a « lues » (comment s'y prend-il ?) ! Analphabète, je n'en ai même pas une vague image à travers ce que d'autres, maniant la métaphore, ont tenté de m'en dire dans un tout autre langage que celui qu'Einstein a utilisé. Tandis que dans la peinture, la sculpture, un discours, un texte, un film, une sonate, un faubourg, j'ai l'impression d'être malgré tout au contact de ce que l'auteur a cherché. Illusion ! Illettré cette fois (et non analphabète), mon illettrisme ne me donne le plus souvent accès qu'à l'explicite... Quant au volet écriture, il est assurément plus difficile encore à partager, même si on arrive parfois à faire des hypothèses sur la nature de l'activité intellectuelle à laquelle l'outil dans sa matérialité contraint celui qui y recourt. Bénédicte Pontet, une jeune pein-

tre, explique : « Je conçois le pinceau comme un scalpel qui dissèque pour connaître le mécanisme, mais par une dissection inversée. Reconstituer, modeler, comprendre le jeu des muscles, des os, des tendons pour percer le cœur de l'être et l'atteindre dans la fragilité de sa peau. » On a peut-être aussi quelques souvenirs du « Mystère Picasso ». Et alors ?

Comment voir, dans la lente succession des ajouts, suppressions, déplacements, remplacements, une raison (urbanistique, cinématographique, mathématique) à l'œuvre, en train de faire surgir, à travers la construction d'un point de vue, une cohérence, un soupçon sur le monde, une manière de le concevoir derrière la fragilité de son apparence ? C'est assurément la rencontre de ce regard, de cet implicite qui est l'enjeu déjà du plus modeste échange langagier. Tous les 3, artisans que vous êtes, il faudra bien nous dire un peu de ce que vous faites, chacun dans votre langage, quand vous lisez et quand vous écrivez !

7. À rapprocher de ce qu'écrit Gérard GAROUSTE à propos de Marcel DUCHAMP : « Il avait renoncé à la peinture, décrété l'objet comme œuvre et l'artiste celui qui regarde ».

8. sauf que les autres langages seront rarement rencontrés dans les conditions où il a été immergé « naturellement » pour l'apprentissage social du langage oral...